

## CHAPITRE XIII

### L'amour uraniste.

#### I

Du temps d'Henri III, on disait : *In Spania, los caballeros; in Francia, los grandes; in Alemenia, pocos; in Italia, todos.*

Aujourd'hui, comme en ce temps-là, sans doute, on pourrait dire : beaucoup un peu partout. C'est le même vice se rencontrant à tous les âges, à toutes les latitudes, dans toutes les sociétés quelles que soient leur morale et leur religion.

Dernièrement, la chronique judiciaire nous apprenait que des gens de toutes les classes s'étaient laissé compromettre dans une maison louche où ils trouvaient à satisfaire leurs passions à l'envers. Et parmi eux on comptait des gens riches, intelligents, haut placés, pouvant se procurer légalement tous les plaisirs et toutes les joies. Quelle honte et quelle folie !

## II

Et alors on en vient à se demander si ce ne sont pas là bien plus des malades que des vicieux, des aliénés que des criminels.

Comment un homme normalement équilibré peut-il se laisser aller à de pareilles aberrations et risquer tout pour la satisfaction de pareils instincts ?

J'ai entendu la confession de plus d'un de ces malheureux, autrefois, quand j'étais interne dans les prisons. Plus d'un m'a dit ses angoisses et ses luttes désespérées contre la passion obsédante, torturante, ses chutes et ses défaites, son réveil en prison et la fin de tout. J'avoue que bien souvent je me suis senti envahi d'une pitié miséricordieuse pour ces misérables, oubliant complètement le criminel pour ne plus voir que le malade, l'homme qui souffrait, le cœur déchiré, la chair douloureusement meurtrie par les affres d'une passion inexorable.

La foule généralement ne voit pas de loin. Quand la police met la main sur un groupe de ces égarés de l'amour, elle leur jette sans distinction l'anathème, une répulsion instinctive fait se lever toutes les mains contre ceux qui ont commis l'abomination. C'est qu'elle ne distingue pas entre l'être vicieux qui vit de la débauche, qui la provoque, et le malheureux qui succombe entraîné par une force en quelque sorte irrésis-

tible. C'est qu'elle juge avec autant de sévérité ces étranges aberrés et ces « fleurs fauchées », fleurs d'égoût et fleurs de latrines publiques, les victimes et les coupables.

Pour les gens qui ne sont point au courant de la question, cette distinction paraîtra peut-être étrange. Mais lisez les faits rapportés par Tardieu, Magnan, Lacassagne, le professeur R. von Krafft-Ebing, lisez l'histoire de ce misérable connu dans toutes les prisons de Paris sous le nom d'Amanda, histoire que j'ai racontée tout au long dans mon livre sur *Les habitudes des prisons de Paris* et que je ne puis vous redire ici. Vous serez pris d'un immense dégoût et en même temps d'une immense pitié, vous ne direz pas :

— Oh ! les misérables !

Vous direz :

— Oh ! les malheureux !

## III

Avant que Westphal, le célèbre psychiatre de Berlin qui vient de mourir récemment morphinomane, eût décrit ce qu'il a appelé si heureusement l'inversion sexuelle, un magistrat allemand, atteint de cette aberration, se mit à écrire des romans où il se prenait lui-même pour objet d'étude et où il plaçait sa propre cause. Il se nommait Karl Ulrichs ; il était substitut dans le Hanovre. C'était un homme très érudit, n'offrant aucune apparence de désordre intellectuel, très compé-

tant en matière de statistique, et bien connu dans le monde de la politique et de la magistrature comme l'auteur de plusieurs ouvrages savants.

Dans une série de brochures qu'il publia de 1864 à 1869 et qui eurent un grand retentissement, il soutenait qu'un grand nombre d'hommes (un sur cinq cents), du fait d'une constitution native, sont poussés à l'amour des hommes exclusivement, que leurs sentiments à l'égard des femmes sont l'indifférence ou une insurmontable répulsion.

Ces hommes, Ulrichs les appelait *uranistes* (*urning*).

« L'uraniste, disait-il, est une raillerie de la nature; son organisation physique est celle d'un homme; mais ses instincts ceux d'une femme.

» Les manières masculines, ajoute-t-il, nous ont été données artificiellement. Nous jouons l'homme seulement; nous le jouons, comme les femmes le jouent sur le théâtre. »

Pour expliquer cette énigme, il supposait que l'âme d'une femme se trouvait enveloppée dans le corps d'un homme, *anima mulieris in corpore virili inclusa*. Et cette transmutation datait de la première période embryonnaire, avant la différenciation des organes sexuels.

En 1875, un autre Allemand, H. Marx, publia à Leipzig une brochure dans laquelle il proteste contre la répression des amours contre nature de certaines catégories d'individus dont il célèbre la pureté.

« C'est vers l'homme mâle, dit-il, que les attirer invinciblement le besoin d'aimer; c'est dans ses bras que les pousse irrésistiblement la puissance d'un premier amour. »

On n'a pas le droit, selon H. Marx, de les empêcher « de jouir de la vie, d'être heureux selon leurs instincts dont ils ne peuvent être rendus responsables, puisque ces instincts sont nés avec eux. »

Et il ajoute : « On n'éprouve autant de répugnance pour un uraniste que parce qu'on s'est habitué à le considérer comme un mâle; qu'on le considère comme une femelle, et alors tout préjugé disparaîtra. Pourquoi, au surplus, le rendre responsable d'une erreur du Créateur qui a déshonoré son corps en lui donnant un organe tout à fait inutile ? »

Parti de ce principe, Marx soutient qu'on devrait autoriser le mariage entre uranistes, que le leur refuser est une monstrueuse injustice.

#### IV

Certes, voilà d'étranges théories et qui pourraient mener loin. Mais, en vérité, oserait-on soutenir que ces gens soient des coupables qui méritent d'être châtiés, des criminels sur lesquels doive s'abattre implacable le bras de la justice ?

Peut-on dire que ces gens soient des débauchés, des vicieux, ou même des sadiques ? En quoi ressemblent-ils à ces Césars romains qui ont rempli le monde de

leurs monstrueuses amours? En quoi à César, celui qu'on appelait la garce de Bythinie, le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris? En quoi à Héliogabale, l'impudique fellator? En quoi à Néron, empereur amoureux d'une blessure? En quoi à Anacréon, le vieillard lascif qui chantait alternativement et la blonde hétére, et le bel enfant Bathyllos « dont la joue rosée a le léger duvet des prunes »? En quoi à Horace, qui ciselait des odes pour Ligurius et ne savait plus choir, après boire, entre le jeune esclave et la jeune servante?

On nous dit que les uranistes, en dehors de ce qu'ils appellent leurs amours, sont d'une pureté de mœurs surprenante. Ils aiment celui qu'ils ont choisi avec une fidélité et une constance admirables. Ce sont le plus souvent des êtres d'une douceur et d'une timidité exagérées. M. Lacazeagne, parlant de l'un d'eux, dit qu'à l'école primaire on l'appelait « la fille »; plus tard, en pension, ses camarades le surnommèrent « la demoiselle », et à l'université même on lui donna le sobriquet de « la femmelette ». Cela me fait souvenir que Virgile aussi mérita le surnom de « la jeune fille, puella », et que plus tard il brûlait des feux de l'amour pour le bel Alexia, *formosam ardebat Alexia*. C'est lui-même qui nous en fait l'aveu.

En entendant l'uraniste parler de son ami, on croirait entendre un fiancé parlant de sa fiancée, un amant de son amante. Je traduis les lignes suivantes d'une

lettre que l'un d'eux écrivait au professeur R. von Krafft-Ebing de Vienne.

« A dix-huit ans, je fis connaissance d'un garçon âgé de quatorze ans à peine. C'était un aimable adolescent. En moins de deux jours, je l'adorais. Il accepta mon amitié. Alors je l'aimais passionnément, mais sans la moindre pensée impure. Il remplissait toutes mes pensées. Quelquefois j'emportais un objet quelconque lui ayant appartenu, un morceau de ses vêtements que je cachais dans mon lit et que je baisais avec exaltation... Puis vint une période malheureuse que maintenant encore je maudis. Celui que j'aimais éperdument, mon idole, mon ange de beauté, m'apprit un jour que nous devions nous quitter, qu'il fallait partir. »

Son amour s'éroula sous une inexprimable douleur. Cet homme lutta alors contre sa passion, se faisant les plus grands reproches jusqu'au jour où il lut *Le banquet* de Platon et *L'idiosyncrasie homosexuelle* de Jager. « Ce fut, dit-il, comme un éclair qui fit tomber les écailles de ses yeux. J'étais comme un homme qui retrouve sa propre estime ». Alors il raisonna sa passion et s'y complait. « J'ai peu de répulsion, écrit-il, pour les fades et longues jeunes filles aux maigres poitrines; mais les grosses femmes au corsage bien rempli, me dégoûtent au point de vue esthétique, je trouve laids ces seins volumineux, ces larges hanches, ces épaules rondes, ces cuisses terminées

par de petits pieds, ces épais jarrets. La vue du corps féminin me fait l'effet d'une douche froide. Mais j'adore ces jeunes éphèbes imberbes, à la poitrine plate, à la taille svelte, au bassin étroit, aux courtes épaules, aux pieds solides. »

Un autre uraniste, se rappelant les joies passées, écrit : « Le temps que je passai avec mon ami X... fut un temps heureux, j'en paierais le retour de mon sang. La vie était alors pour moi une joie. Et maintenant encore, après des années, lorsque le hasard nous met en présence, le vieil incendie se rallume. » Ces deux hommes occupent dans la société allemande des postes élevés et jouissent de l'estime de leurs contemporains.

Un jeune homme appartenant à l'aristocratie de Vienne, fit un jour au docteur R. von Kraft-Ebing la confession suivante :

« J'avais environ vingt-cinq ans, quand un capucin me regarda un jour fixement. Il devint comme un Méphisto pour moi. Enfin il me parla. Je crois encore entendre aujourd'hui les battements de mon cœur ; j'étais comme un être sans vie. Il me donna rendez-vous dans un hôtel pour le soir. J'y allai ; mais, arrivé au seuil, je redoutai quelque terrible mystère. Le deuxième soir, le capucin m'aborda de nouveau. Il me parla et m'emmena dans sa chambre. J'étais comme paralysé. Il me mit sur le canapé et me regarda en souriant de ses beaux yeux noirs ; je perdis connaissance. Je ne saurais décrire cette volupté divine et

surhumaine qui remplit mon être. Il faudrait, je crois, les oreilles du bien-aimé pour comprendre tout le bonheur que son amour me donna et combien je fus heureux ce soir-là. »

Un autre enfin disait au Dr Servaes de Cologne :

« Quand même je serais dans le plus grand épuisement, dans le plus profond sommeil, au bord de la tombe, je ne refuserais pas la communion sodomico-charnelle parce qu'elle me rendrait la force et la vie ». Car pour lui, l'amour uraniste est « le plus précieux et le plus sublime de tous les plaisirs. »

Ce sont de véritables épithalames. Et je ne tarirais pas en citations, si je ne devais me borner.

## V

Mais à côté de ces enthousiastes de l'amour homosexuel, il en est que la passion obsède, harasse, et rend les plus malheureux des hommes, pleins de dégoût et de mépris qu'ils sont pour eux-mêmes.

« Je ne puis me passer d'hommes, écrit l'un d'eux. Si j'en suis privé, je deviens faible, languissant, abattu, tourmenté de douleurs de tête. Quelquefois j'éprouve l'envie de fuir n'importe où, de me suicider. »

Je vous parlais tout à l'heure de l'Amanda, un enfant de Sodome en délire qui roulait de prison en prison. Chez lui aussi, c'était un besoin irrésistible. Il fallait qu'il se livrât à des hommes ; il le fallait toujours et quand même ; il aurait tout sacrifié pour satisfaire ce

penchant abominable. Tout ce qu'il gagnait ou volait passait dans les mains de ces drôles éhontés qu'il appelait ses amants.

Combien ces turpitudes sont attristantes ! Et combien dignes de miséricorde !

Il faut cependant que les juges frappent et sauvegardent la morale naturelle ; qu'ils remettent les criminels, les *petits Jésus* du ruisseau qui font commerce de leur corps, aux geôliers, et les malades, ceux dont la raison succombe sous le choc d'une passion folle et délirante, aux médecins. Et que les honnêtes gens, après avoir vu le danger et avoir songé à en préserver les leurs, se voilent la face et se détournent comme les anges, pris de dégoût, se détournerent de Sodome, la ville impure devant l'Éternel.

**Emile Laurent, *L'Amour morbide* [L'Amore morboso], 1895.**

Capitolo XIII  
L'amore uranista

Traduzione di Alessandro Corsi

I

Ai tempi di Enrico III si diceva: *In Spagna i caballeros, in Francia i grandi, in Germania pochi, in Italia tutti*. Oggi, come a quei tempi, potremmo probabilmente dire: *molti un po' dappertutto*. E' lo stesso vizio che si incontra in ogni epoca, a tutte le latitudini, in tutte le società, qualunque sia la morale o la religione.

Di recente, nella cronaca giudiziaria si è parlato di individui di ogni classe sociale che hanno compromesso la loro reputazione facendosi sorprendere in una dimora equivoca dove si trovavano per soddisfare in modo inverso le loro passioni. E tra questi si trovavano persone ricche, intelligenti, altolocate, che potevano procurarsi legalmente ogni tipo di piacere e di godimento. Che vergogna e che pazzia!

II

Viene allora da chiedersi se non si tratti di malati più che di viziosi, di alienati più che di criminali. Come può un uomo normalmente equilibrato lasciarsi andare a simili aberrazioni e rischiare tutto per la soddisfazione di simili istinti?

Un tempo, da studente, quando facevo pratica nelle prigioni, ho ascoltato le confessioni di più d'uno di questi disgraziati. Più d'uno mi ha raccontato le sue angosce e le sue lotte disperate contro questa passione ossessiva, assillante, le sue ricadute e le sue sconfitte, il suo risveglio in prigione e la fine di ogni cosa. Confesso che ben spesso mi sono sentito invaso da una pietà piena di misericordia per questi miserabili, dimenticando completamente il criminale per non veder altro che il malato, l'uomo che soffriva con il cuore straziato, la carne dilaniata dai tormenti di una passione inesorabile.

La folla generalmente non vede più in là del proprio naso. Quando la polizia acciuffa un gruppo di questi sbandati dell'amore, essa getta l'anatema senza fare distinzioni; spinte da una repulsione istintiva, tutte le mani si sollevano contro coloro che hanno commesso l'abominio. Il fatto è che essa non distingue tra l'essere vizioso che vive di dissolutezza, e la provoca, e il disgraziato che soccombe, trascinato da una forza in qualche modo irresistibile, giudicando così con uguale severità questi strani devianti, *fiori falciati*, e i fiori che prosperano nelle fogne e nelle latrine pubbliche, le vittime e i colpevoli.

Per coloro che non sono affatto al corrente della questione, questa distinzione forse sembrerà strana. Ma leggete le testimonianze riportate da Tardieu, Magnan, Lacassagne, dal professor Krafft-Ebing, leggete la storia di quel miserabile conosciuto in tutte le prigioni di Parigi con il nome di Amanda, storia che ho raccontato nel mio libro *Les habitués des prisons de Paris* e che non posso riferire di nuovo in questa sede. Sarete invasi da un immenso disgusto e allo stesso tempo da un'immensa pietà. Non direte: Che miserabile!, bensì: Che disgraziato!

III

Prima che Westphal, il celebre psichiatra di Berlino, morfinomane e da poco deceduto, descrivesse ciò che ha felicemente chiamato l'inversione sessuale, un magistrato tedesco, colpito da questa aberrazione, si era messo a scrivere dei romanzi in cui prendeva se stesso come oggetto di studi e in

cui perorava la sua propria causa. Si chiamava Karl Ulrichs ed era sostituto procuratore nell'Hanover. Era un uomo molto erudito, che in apparenza non presentava disordini mentali, molto competente in materia di statistica e ben conosciuto nel mondo della politica e della magistratura come autore di varie opere colte.

In un serie di libretti che pubblicò dal 1864 al 1869 e che ebbero una gran risonanza, egli sosteneva che una grande quantità di uomini (uno su cinque), a causa di una costituzione innata, è spinta esclusivamente verso l'amore per gli uomini, e che i loro sentimenti verso la donna sono l'indifferenza o un'insormontabile repulsione.

Questi uomini, Ulrichs li chiamava uranisti (urning). "L'uranista – diceva – è uno scherzo della natura; la sua conformazione fisica è quella di un uomo, ma i suoi istinti sono quelli di una donna. I modi maschili – aggiungeva – ci sono stati dati artificialmente. Noi recitiamo solamente la parte dell'uomo, come le donne la recitano a teatro."

Per spiegare questo enigma, egli supponeva che l'animo di una donna si trovasse avviluppato nel corpo di un uomo, *anima mulieris in corpore virili inclusa*. E questa trasmutazione aveva origine nel primo periodo embrionale, prima della differenziazione degli organi sessuali.

Nel 1875 un altro tedesco, H. Marx, pubblicò a Lipsia un libretto in cui protestava contro la repressione degli amori contro natura di certe categorie di individui di cui celebra la purezza. "E' verso l'uomo maschio - dice - che li attirano i bisogni d'amore, è tra le sue braccia che li spinge la potenza d'un primo amore".

Non abbiamo il diritto, secondo H. Marx, di impedir loro di "godersi la vita, di essere felici secondo i loro istinti di cui non possono essere resi responsabili, poiché questi istinti sono nati con loro".

E aggiunge: "Si prova così tanta ripugnanza per un uranista perché siamo abituati a considerarlo un maschio; consideriamolo una femmina, e così ogni pregiudizio scomparirà. Perché, d'altronde renderlo responsabile di un errore del Creatore che ha disonorato il suo corpo dandogli un organo del tutto inutile?"

Partendo da questo principio, Marx sostiene che si dovrebbe autorizzare il matrimonio tra uranisti, e che rifiutarglielo è un'ingiustizia mostruosa.

#### IV

Certo, si tratta di strane teorie che potrebbero portarci lontano. Ma in verità oseremmo davvero sostenere che questi individui siano dei colpevoli che meritano di essere puniti, dei criminali sui quali debba abbattersi in modo implacabile il braccio della giustizia?

Possiamo dire che questi individui sono dei debosciati, dei viziosi, o perfino dei sadici? In cosa somigliano a quei Cesari romani che hanno riempito il mondo dei loro mostruosi amori? In cosa somigliano a Cesare, colui che veniva chiamato la sguadrina di Bitinia, il marito di tutte le mogli e la moglie di tutti i mariti? In cosa a Eliogabalo, l'impudico fellatore? In cosa a Nerone, imperatore innamorato di una ferita? In cosa a Anacreonte, il vecchio lascivo che cantava alternativamente la bionda etera e il bel giovane Batillos "la cui guancia rosea ha la leggiera peluria delle prugne"? In cosa a Orazio che cesellava delle odi per Ligurinus e non aveva saputo scegliere, dopo aver bevuto, tra il giovane schiavo e la giovane serva?

Ci dicono che gli uranisti, a parte quello che evocano i loro amori, sono di una purezza di costumi sorprendente. Amano colui che hanno scelto con una fedeltà e una costanza ammirevoli. Sono il più delle volte degli esseri di una dolcezza e di una timidezza esagerate. Lacassagne, parlando di uno di loro, dice che alle scuole elementari lo chiamavano "la bambina", poi in convitto, i suoi camerati lo soprannominarono "la signorina" e all'università gli dettero perfino il soprannome "la donniciola". Ciò mi ricorda che anche Virgilio meritò il soprannome di "ragazzina" - "puella" - e che più tardi arse d'amore per il bell'Alexis, *formosum ardebat Alexin*. E' lui stesso che ce lo confessa.

Sentendo parlare l'uranista del suo amico, sembrerebbe di sentir parlare un fidanzato della fidanzata, un amante della propria amata. Traduco le righe successive da una lettera che uno di loro scriveva al professor R. von Krafft-Ebing di Vienna.

“A diciotto anni feci la conoscenza di un ragazzo di appena quattordici anni. Era un adolescente adorabile. In meno di due giorni già lo veneravo. Accettò la mia amicizia. Allora l’amai appassionatamente, ma senza il minimo pensiero impuro. Riempiva ogni mio pensiero. A volte portavo via un oggetto qualunque che gli era appartenuto, un lembo dei suoi vestiti che nascondevo nel mio letto e che baciavo con esaltazione... poi giunse un periodo infelice che ancor’oggi maledico. Colui che amavo perdutamente, il mio idolo, il mio angelo di bellezza mi disse un giorno che dovevamo lasciarci, che doveva partire.”

Il suo amore crollò sotto un dolore inesprimibile. Allora quest’uomo lottò contro la sua passione, rimproverandosi con grande durezza, fino al giorno in cui lesse “Il banchetto” di Platone e “L’idiosincrasia omosessuale” di Jager “Fu – egli dice – come un lampo che fece cadere le scaglie che mi coprivano gli occhi. Ero un uomo che aveva ritrovato la propria stima” Allora si fa una ragione della sua passione e se ne compiace “Provo poca repulsione per le ragazze alte e insipide dal petto magro; ma le donne grosse dal corsetto ben riempito mi disgustano dal punto di vista estetico, trovo brutti quei seni voluminosi, quelle anche larghe, quelle spalle rotonde, quelle cosce che finiscono con dei piedi piccoli, quelle gambe spesse. La vista del corpo femminile mi fa l’effetto di una doccia fredda. Ma adoro quei giovani efebi imberbi dal torace piatto, il fisico snello, il bacino stretto, le spalle piccole, i piedi solidi.”

Un altro uranista, ricordandosi le gioie passate, scrive: “Il tempo che passai con il mio amico X fu un periodo felice. Pagherei con il sangue affinché quei momenti tornassero. Allora la vita era per me una gioia. Ed ancora adesso, dopo anni, quando il caso ci fa trovare uno in presenza dell’altro, il vecchio fuoco si riaccende.” Questi due uomini occupano dei posti altolocati nella società tedesca e godono della stima dei loro contemporanei.

Un giovane appartenente all’aristocrazia di Vienna fece un giorno la seguente confessione al Dottor R. von Krafft-Ebing: “Avevo circa venticinque anni quando un cappuccino mi guardò un giorno in modo fisso, come una sorta di Mefisto. Alla fine mi parlò. Ancor oggi mi sembra di sentire i battiti del mio cuore; ero come un essere senza vita. Mi dette appuntamento per la sera in un hotel. Ci andai, ma arrivato alla soglia, temetti qualche terribile mistero. La seconda sera il cappuccino mi abbordò di nuovo, mi parlò e mi portò in una camera. Ero come paralizzato. Mi mise sul canapé e mi guardò sorridendo con i suoi begli occhi neri; persi conoscenza. Non saprei descrivere quella voluttà divina che mi riempì il cuore. Credo che solo attraverso le orecchie dell’amato si potrebbe capire tutta la gioia che il suo amore mi procurò e quanto fui felice quella sera.”

Un altro infine diceva al Dottor Servaes di Colonia: “Quando anche mi trovassi nel più grande sfinimento, nel sonno più profondo, sull’orlo della tomba, non rifiuterei la comunione sodomitico-carnale perché essa mi renderebbe la forza e la vita.” Perché per lui l’amore uranista è “il più prezioso e il più sublime di tutti i piaceri.”

Sono dei veri e propri epitalami. E non tacerei altre citazioni se non dovessi limitarmi.

## V

Ma accanto a questi “entusiasti” dell’amore omosessuale, ve ne sono altri ossessionati e sfiniti da questa loro passione, che li rende gli uomini più infelici del mondo, pieni di disgusto e di disprezzo per se stessi.

“Non posso fare a meno degli uomini – scrive uno di loro –. Se ne sono privato, divengo debole, languisco, sono abbattuto, tormentato dai mal di testa. A volte ho voglia di fuggire in un posto qualunque, di suicidarmi..”

Vi parlavo prima di Amanda, un figlio di Sodoma in delirio che passava da una prigione all’altra. Anche in lui vi era un bisogno irresistibile. Bisognava che si offrisse agli uomini. Ne aveva sempre bisogno e comunque avrebbe sacrificato tutto pur di soddisfare questo *penchant* abominevole. Tutto ciò che guadagnava o rubava passava nelle mani di questi strani individui senza vergogna che lui chiamava amanti.

Quanto rattristano queste turpitudini! E come sono degne di misericordia!

Bisogna tuttavia che i giudici colpiscano e salvaguardino la morale naturale: che consegnino ai secondini i criminali, i piccoli Gesù dei marciapiedi che fanno commercio del loro corpo, e ai medici i malati, quelli la cui ragione soccombe sotto lo choc di una passione folle e delirante. E bisogna che la gente onesta, dopo aver visto il pericolo e aver provveduto a preservare i consanguinei, si copra il volto e distolga lo sguardo come gli angeli, presi dal disgusto, lo distolsero da Sodoma, la città impura, davanti all'Eterno.